

LA BATAILLE DE LA SOMME

Une nouvelle forme d'affrontement

En décembre 1915, au siège du Grand Quartier Général français à Chantilly, se tient une conférence des Alliés. Il s'agit d'organiser une stratégie de campagne commune et de préparer une bataille décisive.

Mais les Russes ont besoin de temps pour reconstituer leur armée après le sévère revers de la bataille de Varsovie de l'été 1915. De leur côté, les Anglais ne sont pas très partants pour une offensive sur le sol français car ils sont très occupés à défendre leurs intérêts en mer du Nord et en Méditerranée. Joffre quant à lui, prône toujours l'offensive à outrance, et use de toute sa force de persuasion pour arracher à ses alliés un engagement de principe pour une offensive en Picardie dans la Somme, sans qu'aucune date précise ne soit fixée.

Or, en voyant la tournure désastreuse que prenait Verdun au printemps 1916, il devient urgent d'accélérer les préparatifs de ce qui sera non seulement la première offensive franco-britannique de la guerre mais aussi la plus bataille la plus sanglante du conflit mondial. Il fallait à tout prix affaiblir les Allemands à Verdun, et rassurer l'opinion publique française sur l'action du haut commandement militaire.

Préparatifs, mais à reculons



L'offensive initiale était prévue sur un front de 40 km, menée par le général Foch, à la tête du groupe des Armées du Nord. Au mois de mai, au vu des pertes causées par Verdun, les ambitions françaises sont réduites à un front 12 km. Foch confie la direction des opérations de la VI^e Armée au général Fayolle, et ne dispose lui, plus que sur 20 divisions sur les 40 prévues. L'un et l'autre ne croient pas en cette bataille, mais Joffre et le gouvernement veulent éviter qu'on les tienne pour responsables d'une éventuelle perte de la rive gauche de la Meuse, et poussent donc à l'action.

En Angleterre, après deux ans de recrutement sous le régime du volontariat, le gouvernement du Premier ministre Herbert Asquith proclame la conscription obligatoire en janvier 1916. Plus d'un million d'hommes sont mobilisés sous les drapeaux de Sa Majesté. Douglas Haig, commandant des forces britanniques en France, prépare la grande offensive, mais à contrecœur, car il reste très dubitatif sur les chances de percer le front allemand en Picardie.

Il fait construire néanmoins huit voies ferrées, creuse un réseau de tranchées très dense qu'il équipe d'autant de câbles de communication, et aligne pas moins de 1500 canons sur un front de 25 km, dans le prolongement des 1300 pièces d'artillerie française.

L'Allemagne s'attend à une bataille de matériel, et s'y est préparée, enfonçant ses lignes dans le sol crayeux picard, bétonnant des dizaines d'abris, et concentrant elle aussi une quantité appréciable d'artillerie lourde, mais en nombre inférieur.

Un siège plus qu'une bataille

Le 24 juin 1916 débute le bombardement allié. Deux millions d'obus s'abattent sur les lignes allemandes pendant quatre jours. Ernst Jünger décrit l'enfer subi par les soldats allemands (citation), dont les premières lignes sont presque totalement anéanties, sauf les abris souterrains.

Le 1^{er} juillet, c'est le jour de la grande offensive britannique : le « Big push ». L'artillerie lâche plus de 3500 coups par minute. Le bruit terrible du fer et de l'acier s'entend à des kilomètres à la ronde, la terre tremble continuellement, et dans cet enfer, les soldats britanniques se lancent à l'assaut des lignes allemandes.

Seulement les troupes britanniques n'ont pas l'expérience des poilus français, qui combattent déjà depuis deux ans. Et à la grande stupéfaction des soldats allemands, les soldats britanniques surgissent de leurs tranchées au pas, en ligne, et au son des cornemuses ! Les mitrailleurs allemands n'ont plus qu'à s'installer sur les éminences du terrain, et décimer ces cibles trop faciles. Le « big push » est un échec. 20 000 soldats britanniques perdent la vie le premier jour de la bataille, 40 000 sont blessés ou prisonniers.



**La Guerre moderne et ses nouveaux procédés, Paris, 1916.
BMVR de Nice. Bibliothèque Romain Gary (C.4072)**

Les semaines et mois qui suivent on assiste plus à un siège qu'à une bataille dans le sens traditionnel du terme. Elle est d'une autre nature : c'est une série d'assauts successifs sur les positions défensives adverses, faites de grignotages de terrain, lourdes en pertes humaines, sans résultat décisif en raison de l'intensité du feu qui ravage le terrain et empêche le mouvement.

Au terme de cinq mois, malgré l'apparition pour la première fois des chars britanniques de combat dans le théâtre de la guerre, les avancées alliées sont peu significatives. L'hiver s'installe, les conditions de combat deviennent très rudes. Face aux pertes abyssales de son armée, Douglas Haig, qui a déjà tenté de retirer ses troupes une première fois après l'échec du « Big push » en juillet, refuse de poursuivre, et malgré l'insistance de Joffre, cesse le combat le 21 novembre.

Tout ça pour ça ?

La sophistication et la puissance du matériel de guerre ont fait de la bataille de la Somme la plus meurtrière de toute la Première Guerre Mondiale, pour un résultat en demi-teinte. Aux yeux des Allemands c'est une victoire car leur défense n'a pas été percée comme l'espérait Joffre. Aux yeux des alliés, c'est aussi une victoire : entre 8 et 12 km de terrain ont été gagnés. Le tribut de l'Angleterre est très lourd : 200 000 hommes sont morts, l'Allemagne déplore 170 000 soldats, et la France 66 000. Comme pour la bataille de Verdun, il a fallu procéder à une rotation immense des unités : environ quatre millions d'hommes se sont battus dans la Somme.

Joffre entendait poursuivre sa « guerre d'usure » pendant l'hiver jusqu'à un grand coup en février 1917, mais en décembre il est remplacé par Nivelle au poste de Chef d'Etat Major. Joffre est nommé Maréchal de France à titre de compensation et pour éviter tout scandale politique.

